

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Núria DELETRA-CARRERAS

Immobilisme et mouvement

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1986, tome 82, p. 56-62

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Immobilisme et mouvement*

*Ils aiment autant au fond labourer que moissonner et semer que récolter, parce que tout cela c'est le travail, le même sacré travail à la face de Dieu.*

Charles Péguy

*Tout ce qui n'est pas donné est perdu.*

Proverbe indien

Comme nous l'avons vu dans les articles précédents<sup>1</sup>, il nous est apparu que les « leçons » individuelles de français — dans cette institution qui accueille des garçons, de 14 à 18 ans, dont le circuit a été difficile — ne peuvent être qu'en partie des « leçons », au sens habituel du terme.

En effet, bien qu'elle soit préparée, chacune tente d'être une invention à deux, vers non seulement une amélioration des connaissances, mais aussi une « revitalisation » de l'être. Cela implique d'essayer de sortir du figé, du refus, de la stéréotypie, autant que des peurs (aussi bien celle du scolaire que celle d'être soi-même). C'est dire la gageure toujours présente, l'aspect passionnant, les échecs, et la joie des quelques aboutissements. C'est dire aussi une recherche constante, une sorte de mouvement perpétuel.

Mouvement : après la troisième année de cette expérience, ce mot m'apparaît comme le mot clé, autant pour moi-même que pour l'élève...

Pour mémoire, je rappelle brièvement les angles d'approche : le français pour l'expression et la communication (le plus possible de textes libres, la formulation d'une opinion sur un texte lu et résumé), le français technique (purent scolaire), le français de survie sociale (écrire une petite lettre, savoir l'ordre alphabétique pour l'usage du dictionnaire, du livre de téléphone, savoir les mois de l'année, la recherche d'un lieu sur un plan, lire un horaire, etc.), le

<sup>1</sup> Cf. Les Echos de Saint-Maurice, t. 14 (1984), pp. 59-66 et 191-196.

français comme répit, « lieu de jachère », temps et espace intérieurs, plage, le français comme instrument de la relation.

Disons encore que selon le garçon et l'étape qu'il traverse, l'angle d'approche doit changer souvent : il faudrait être très lucide et apte à une flexibilité extrême (mais plier sans rompre...), et puis — ne pas craindre l'inconnu.

## **Face au systémique**

Il n'est pas sans importance, sous l'optique même du mouvement, de signaler que l'institution se veut dirigée par la pensée systémique<sup>2</sup>. Il y a là un problème, car n'adhère pas qui veut — et encore faut-il qu'il le veuille — à tel ou tel système de pensée ; et en juger un est contestable — car la réalité est toujours plus riche qu'un système. Mais, parallèlement, imposer une vision unique c'est aussi le gage d'une meilleure cohérence (réductrice). Pour ma part, j'essaie de m'y adapter. A la fois par loyauté envers l'institution, par intérêt intellectuel, et aussi pour vérifier si je suis capable d'une certaine gymnastique...

Ce mode de pensée, souvent efficace d'ailleurs, m'est contraire par sa rigidité et ses cadres très fixes, ses clés universelles, sa façon de réduire à eux seuls les mécanismes qu'il démonte si bien, et son indifférence pour l'espace-mystère qui entoure chaque être. Mais il ne m'est pas étranger du tout par sa tentative de vue globale et, secondairement, par l'attention portée sur le jeu des interactions qu'il s'efforce de déchiffrer et de dénouer constamment pour créer, à partir de ces mouvements mécaniques et de ces enchaînements stéréotypés, un mouvement intérieur et extérieur nouveau et plus libre.

C'est peut-être l'attitude des garçons face à cette théorie, bourrée de concepts, qui m'interroge le plus : certains garçons, les plus intelligents probablement, ou ceux qui ont le plus vécu en institution peut-être, s'adaptent à mon avis trop bien à ses concepts et même parfois tiennent des discours d'une orthodoxie systémique parfaite. Mais dans quelle mesure cela ne reste-t-il pas non intégré, plaqué, ou dans quelle mesure n'en font-ils pas un alibi pour qu'on les laisse tranquilles ?...

<sup>2</sup> Dans cette acception du terme on entend par système « un ensemble d'éléments en interaction dans un environnement en vue de finalités évoluant avec le temps ».

## **Partir de là où l'on en est**

Il reste que le mot de « mouvement » s'est cloué au cœur de mon entreprise. Peu à peu — car il a fallu du temps — ces adolescents, si souvent violents, me sont apparus comme des paralysés, des pêcheurs pris dans leurs filets, des momies dans leurs bandelettes. Il est clair qu'une chose explique l'autre — je veux dire l'immobilisme, la violence. Mais par où introduire la vie ? Ou bien sur quoi pouvoir la greffer ? Il faut d'abord trouver un point déjà vivant.

« Trouver le chemin », même scolairement, pour chacun d'eux, signifiera toujours pour moi d'abord atteindre l'être, et l'approche passera toujours par ce que j'avais appelé « la restauration du visage ». Cette dernière devrait se faire sans donner des illusions, sans naïveté, et sans complicité. Que voilà bien trois mots lourds d'un travail perpétuel sur soi-même, et combien de forces intérieures y passent...

Il y a dans l'immobilisme face au scolaire la peur des échecs répétés (dont les causes très diverses ont été longuement étudiées par nombre de spécialistes), la peur du conformisme, la peur de la dépendance maître-disciple (qui seule peut amener un progrès dans tout apprentissage des connaissances).

Ils ne veulent apparemment pas du scolaire, mais hors de lui ils se sentent des parias. Tous passent par le désir d'être conforme et la peur de l'être (le scolaire s'y rattache). Le conformisme est à la fois leur sécurité et leur frein, leur désir et l'adversaire à abattre, le filet sous l'acrobate et le filet de la toile d'araignée. Ne pas bouger, ne pas s'aventurer.

C'est aussi pour eux se rassurer sur soi-même (« je ne suis pas fou », « je suis normal »). C'est ne courir ni le risque de montrer des limites, ni celui de découvrir qui on est vraiment.

A un moment ou à un autre, ils ont ainsi presque tous à traverser cette crise, où ce qui est en jeu, d'une manière ou d'une autre, c'est tout simplement de ne pas être anéanti, annihilé.

## **Mettre en mouvement**

Or, dans un enseignement comme celui de la langue, il est impossible d'avancer sans accepter un minimum de règles — c'est-à-dire pour eux de conformités.

Voilà pourquoi il y a des « passages » à inventer : pour Jean, ce sera dessiner des personnages et écrire les bulles<sup>3</sup> ; pour Francis, la fréquentation de l'encyclopédie des noms propres, parce qu'il refuse d'écrire mais cherche à s'instruire et il résume sur fiches ce qu'il apprend ainsi ; pour Oscar, une extrême répétitivité — avec un long cortège de réussites — qui le rassurera et peut-être le fera, paradoxalement, sortir de l'immobilisme ; pour Simon, un véritable hors-la-loi de nature, l'autorisation osée d'une expression hors toutes règles, car pour lui s'exprimer c'est faire pièce à l'anéantissement par autrui ; pour André, la prise au sérieux de son désir de culture — car il lui était vital de ressembler à son père mort quand il avait un an — ; pour Paul, le dessin seul, car seul il lui permettait de se sentir exister ; pour Fabio, déchiré entre deux appartenances, le lien entre sa langue et le français, par le biais de l'étymologie... et c'est sans fin.

Pour mettre en mouvement, il faudrait, paradoxalement, souvent créer un répit.

C'est ainsi que pour certains garçons, nombre de « leçons » n'ont été, volontairement de ma part, que la création momentanée d'un « lieu de jachère ». Mais cette idée amène un éventail de questions, auxquelles il faut répondre sur le terrain, et qui oscillent entre l'urgence vitale d'un répit pour l'un et l'abus déstructurant qu'en ferait un autre.

### **Savoir être vrai, c'est-à-dire pauvre**

J'ai parlé de mouvement, d'immobilisme, de conformité.

Qu'il me soit permis une remarque personnelle, avant de passer aux exemples autour de deux points précis.

Celle-ci : il est important de ne pas avoir peur d'être désarçonné. Si on a réponse à tout, on est un puits de science et on accentue la différence.

Je me rappelle un garçon abandonnique, limité en plus, traversé de tous côtés par tout et tous, sans enveloppe dirais-je, qui me dit, au début, sidéré,

<sup>3</sup> Ce garçon, très faible en français, se reposait à dessiner, et la suggestion d'une bulle a permis la composition d'un petit texte sur lequel on a pu commencer à travailler. De même pour les exemples suivants.

ses immenses yeux encore plus grands : « Mais alors, vous savez toutes les règles ? » Il avait besoin de s'accrocher à un savoir tout-puissant, de trouver un modèle fort de conformisme absolu ; mais il eût été catastrophique (et mensonger en plus) de le lui laisser croire, creusant ainsi à jamais un abîme là où il fallait à tout prix et en toute priorité créer une relation, une communication. De toute façon, « tombant du ciel inatteignable du savoir, la manne céleste est toujours inassimilable »<sup>4</sup>. Le mouvement d'acquisition ne peut en effet partir que de l'être lui-même, de son désir. J'éclatai de rire, introduisant une brusque césure, puis je répondis gravement : « Personne au monde ne connaît toutes les règles, et celui qui les connaîtrait toutes serait si empêtré que jamais il n'arriverait à écrire. »

En illustration, je donnerai maintenant quelques exemples.

Ils s'organisent autour de deux points (il y en aurait d'autres), à propos desquels je suis très souvent amenée à m'interroger :

1. l'enchaînement (des idées, des sentiments) ;
2. le vocabulaire, vu sous l'angle de sa richesse.

## 1. L'enchaînement

Je me suis souvent posé des questions au sujet du sens de l'enchaînement : quelle capacité est en jeu ? la logique ? la cohérence ? de se mouvoir dans le temps ?

Paul : voit l'enchaînement et en est capable, le repère très bien dans un texte. Mais ne parvient que très péniblement à l'exprimer lui-même, car en réalité il n'y croit pas. Il doit le préfabriquer quand il s'agit de lui. Question : est-ce dû aux innombrables déménagements de sa petite enfance ? Si oui, faudrait-il par exemple travailler spécialement les compléments circonstanciels en français, certains adverbes et prépositions ? mais on sait qu'il vit énormément sur le plaqué, alors, serait-ce bon ?

<sup>4</sup> Elisabeth Bing, *Et je nageai vers la page* (1976).

- Gaston : voyait un imbroglio, non un enchaînement. Il rattachait tout à tout, de manière quasi fusionnelle. Pourtant, la relation de cause à effet était claire en lui.
- Eugène : veut rattacher à tout prix, n'importe comment. Là où créer un lien est difficile ou impossible, alors simplement il remplit, remplit, remplit. (Mais ça n'a rien à voir avec le rattachement fusionnel de Gaston.)
- Louis : aucun enchaînement possible. Ni par la logique, ni par l'affectivité. Seule la matière peut corroborer un passage de cause à effet. Enchaînement objectal seulement.
- Fabio : beaucoup d'hésitation pour relier, incertitude, crainte. Il commençait toujours par la juxtaposition et il était difficile de lui faire oser dire l'enchaînement.
- François : les faits semblent incertains pour lui, fluctuants. Alors, lui demander, comme je l'avais fait en début d'année, de rattacher les phrases, était complètement idiot de ma part.
- Marc : j'avais dit son incapacité à enchaîner, même dans sa propre langue. Mais je crois maintenant que c'est plutôt un refus de façade, face à l'extérieur, et qu'à l'intérieur de lui, de manière cachée, il constitue son propre et solide enchaînement personnel, inattaquable, unique.

## 2. Le vocabulaire

Chez certains élèves, le vocabulaire a dépassé nettement la moyenne du vocabulaire habituel dans l'institution. Qu'en ont-ils fait ?

- Simon : l'écrivain-né. Mais enfermé dans sa chambre aux miroirs, n'acceptant que ses mots, pas ceux des autres (qui représentaient un trop grand danger). N'acceptant pas d'étudier sa propre formulation (et ne parlons pas d'orthographe et de grammaire), car cela aussi était un danger. Danger à ses yeux d'être modifié, dénaturé. Les mots étaient pour lui l'antidote contre la peur d'être anéanti par l'autre. Comme pour nombre d'artistes modernes, sa création était un absolu, un nouvel objet dans le monde. Refus de tout référent.

- Raoul : énorme plaisir à connaître des mots nouveaux ou à préciser le sens de mots mal connus. Mais impulsivité pure. Se laissait happer par eux, envahir. Tout à fait incapable de comprendre le sens de certains. Il donnait parfois le sentiment d'exister par procuration. Son vocabulaire n'arrivait que très difficilement à s'organiser dans un but d'expression cohérente. Aucune confiance en lui.
- Paul : large vocabulaire. Connaît étonnamment les nuances, les cherche. Mais n'arrive pas à utiliser sa richesse. Pourtant il y a eu progrès en lui, pas à pas, dans le sens d'une expression plus personnelle. Mais son vocabulaire est comme coupé de son fond vital. Il y a comme une cloison étanche entre le mot et lui, mystérieusement, et on se demande parfois comment on pourrait insuffler une vraie vie charnelle à ses mots qui, malgré des apparences trompeuses, ne servent qu'en des instants privilégiés à traduire l'être. Il faudrait qu'il réapprenne la langue à travers autre chose (matière, corps, etc.).
- Gustave : connaît énormément de mots, et, en plus, leur orthographe (dans les bons jours...). Grâce aux mots croisés, probablement. Mais les mots détachés, seuls. Incapable d'écrire trois phrases à la suite. Par les mots croisés, ce sont des mots choses qu'il a appris. Cela l'a peut-être empêché de sentir la relation entre eux. Il est une sorte de lexique. Une langue qui n'est qu'un lexique, que signifie-t-elle ?

Il reste l'essentiel à dire. Le cadeau le plus grand qu'on puisse faire à un être c'est de croire en lui. (Pour Gabriel Marcel, c'était d'ailleurs la définition de l'amour.) Le prendre au sérieux dans ce qu'il est, dans ce qu'il vit, dans ce qu'il souffre. Et, dans la mesure où on a foi en lui, on exige. Bien calibrer l'exigence est chose difficile. De même que, parfois, résister à la tentation d'« être gentil ».

Mais se cramponner mains nues à la racine, qui est de croire en sa possibilité de croître, est la seule façon de collaborer à sa libération.

Núria Delétra-Carreras